

CONSTRUCTION D'UN MAGASIN Au Bureau de Conditionnement.

Le Conseiller municipal faisant fonctions de Maire de la ville de Roubaix, donne avis que le Mercredi 3 Août 1859, à onze heures du matin, il sera procédé, dans une des salles de la Mairie, à l'adjudication au rabais et à l'extinction des feux, des travaux de construction d'un Magasin au bureau de conditionnement des soies et des laines, montant suivant devis approuvé par M. le Préfet à la somme de 10,826 fr. 9 c.

Les plans et devis sont déposés au secrétariat de la Mairie, où les amateurs pourront en prendre connaissance.

Les soumissions seront reçues jusqu'à l'heure fixée pour l'adjudication.

Roubaix, 27 juillet 1859.

TIERS-BONTE.

Le chemin de fer organise, pour le dimanche 31 juillet 1859, un train de plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à Calais.

2^e classe, 5 fr. ; — 3^e classe, 4 fr. (aller et retour compris).

Aller.

Départ de Tourcoing, dimanche 31 juillet, à.	6 h. 45
— Roubaix, à.	6 52
— Lille, à.	7 20
— Armentières, à.	7 52
— Bailleul, à.	8 14
Arrivée à Calais, à.	10 20

Retour.

Départ de Calais, le même jour, à.	7 00
Arrivée à Bailleul, à.	8 35
— Armentières, à.	9 15
— Lille, à.	9 50
— Roubaix, à.	10 15
— Tourcoing, à.	10 21

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

La réouverture du Théâtre des Amateurs aura lieu dimanche prochain, 7 août.

L'affiche du jour donnera la composition du spectacle.

Cette première représentation sera donnée en faveur des blessés de l'armée d'Italie. C'est là une bonne pensée qui ne peut produire que d'excellents résultats.

Parmi les nouvelles dispositions intérieures de la salle, qui ne peuvent manquer d'être approuvées par MM. les abonnés et habitués, nous citerons les stalles de parquet qui ont été disposées avec goût, et de nouvelles sorties ont été pratiquées d'une façon intelligente.

La direction n'a rien négligé pour être agréable au public.

Des prospectus feront connaître très incessamment les conditions d'abonnement et les prix des places.

Hier, à minuit, s'est terminée la foire de Beaucaire, qui avait commencé le 15. Cette foire a attiré un grand nombre de négociants, et les affaires ont été considérables, notamment pour les cuirs et les laines. Justifiant sa célébrité, la foire de Beaucaire a été favorisée par un temps magnifique.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une hausse moyenne de 90 centimes à l'hectolitre.

On est en pleine moisson, dans le Nord. On se plaint, dit-on, de la légèreté des gerbes, on croit que le rendement laisse à désirer. Cette crainte est mal fondée. Mais comme la moisson retient aux champs presque tous les cultivateurs, les prix des froments ont légèrement haussé. C'est cette hausse peu importante et qui a pour cause, comme nous venons de le dire, les travaux de la saison, et non la rareté ni le faible rendement de la récolte. S'il y a du déficit à constater dans la récolte de 1859, ce sera sur la paille, qui n'a pas acquis partout son développement ordinaire.

Dans les vignobles, on se plaint de l'ordium, on jette déjà les hauts cris; ceux qui ont des vins ne veulent plus vendre, et les cours tendent généralement à baisser. La spéculation n'est pas étrangère à cette inquiétude bruyante manifestée par les pays producteurs.

Nous croyons devoir rappeler au commerce qu'il est défendu, sous peine d'une amende de 50 à 500 fr., d'insérer dans les lettres, sans les présenter à la formalité du chargement, des billets de banque, bons, coupons de dividende et d'intérêts payables au porteur. Il est également défendu d'insérer dans des lettres, fusent-elles même chargées, des matières d'or ou d'argent, des bijoux et autres objets précieux.

C'est le 31 juillet qu'aura lieu le dernier tirage irrévocable de la loterie des Orphelines. Tous les lots promis, notamment celui de 100,000 fr., seront immédiatement délivrés.

SOIE, SOIERIE.

Le prix des soies n'a pas sensiblement varié à Lyon depuis notre dernière revue.

Les détenteurs s'attendaient généralement à une hausse échevelée après la paix de Villafranca. Ils restent tout étonnés de voir les fabricants marchant avec réserve et modérant leurs achats. Ce n'est là pourtant qu'une prudence toute simple. La paix est faite, mais les questions politiques qui peuvent avoir quelque influence sur la marche des affaires sont-elles vidées? — D'autre part, le prix des étoffes ne commence-t-il pas à toucher aux limites que l'ensemble des consommateurs se décide rarement à franchir?

Nous le répétons : les détenteurs auront vraisemblablement une campagne lucrative, parce que la récolte est insuffisante, parce que les besoins restent, depuis la grande crise de 1857, inassouvis partout, mais qu'ils ne s'attendent pas pour cela à une hausse indéfinie. La soie n'est pas un vêtement indispensable, et quand elle devient hors de la portée du public, il se couvre de laine ou de coton, voilà tout.

FOIRE DE BEAUCAIRE.

La foire de Beaucaire vient de s'ouvrir : le Progrès industriel, de Lyon, lui souhaite bonne chance, mais il est convaincu qu'elle s'habitue à ne vivre désormais que de son ancienne réputation : Troja fuit. Ce marché, resserré entre quelques arpents de terre et qui n'est plus qu'une ombre de lui-même, a eu cette fortune étrange de rassembler à heure fixe cent mille étrangers de tous pays, de toutes religions, de toutes langues : Turcs, Grecs, Américains, Italiens, Anglais, Portugais, Espagnols, &c., &c.

On y a traité souvent pour plus de six millions d'affaires en espèces du 22 au 28 juillet, et pour plus de dix millions en effets de commerce. Ce vaste bazar donnait l'hospitalité aux marchandises les plus disparates : soies, laines, cotons, toiles, draps, draperies, indiennes, épicerie, droguerie, chapellerie, cuirs, quincaillerie, bouchons, bijouterie, &c., &c.; aujourd'hui, il ne s'y fait presque rien : si le combat finit faute de combattants, la foire de Beaucaire finira faute de vendeurs et d'acheteurs.

Il y a à cela plusieurs raisons : ces foires vivaient de franchises et de privilèges ; les privilèges n'existent plus, et chacun est libre de vendre ce qu'il veut en se conformant aux lois ; en second lieu, les obstacles étaient grands, les communications difficiles : il fallait donc fixer de grands rendez-vous d'affaires pour faire en une fois un grand coup de commerce ; or, la vapeur a vaincu les obstacles : on a aussitôt parcouru l'Europe qu'autrefois une province, c'est-à-dire que le producteur et le consommateur peuvent choisir leur temps et leur heure pour leurs rapports et qu'une réunion à époque fixe n'a plus de raison d'être. Ajoutons que le commerce actuel entre négociants a demeure fixe offre des garanties de loyauté qui n'existaient pas dans ces bazars éphémères, où, le marché conclu, acheteur et vendeur s'en allaient aux quatre vents sans espoir de se rencontrer jamais.

FAITS DIVERS.

L'édilité parisienne fait de grands préparatifs pour la fête du 15 août. Le programme de cette fête nationale dépassera en magnificence toute ce qu'on a vu jusqu'à ce jour. On dresse déjà au Trocadéro l'échafaudage d'un feu d'artifice dont la pièce principale représentera, dit-on, la position de Solferino. Ce nom formera une lumineuse légende qu'on apercevra au milieu d'un embrasement général. Quant aux illuminations des Champs-Élysées, elles effaceront le souvenir de celles de 1852.

La veille, 14 août, aura lieu la rentrée à Paris de l'armée d'Italie. Des détachements de tous les corps qui ont pris part à la campagne sont désignés pour faire partie des troupes qui feront leur entrée triomphale dans la capitale.

Parmi les rumeurs qui circulent sur les détails de la fête du 15 août, il en est une fort accréditée, d'après laquelle un banquet de 70,000 couverts aurait lieu au Champ-de-Mars. Toute la garde impériale, les deux brigades de la ligne tirées de l'armée d'Italie, et des députations de l'armée de Paris prendraient part à ce repas, dont les proportions seraient immenses.

On parle aussi d'une nouvelle décoration pour l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Cette décoration représenterait un aigle tenant dans ses serres un demi-globe sur lequel serait burinée cette inscription : « Indépendance italienne. »

L'entrée des troupes revenant d'Italie se fera avec une solennité digne de l'armée française et de son chef illustre. La troupe de ligne, dit le Constitutionnel, seront campées dans la plaine de Saint-Maur, où l'administration fait en ce moment transporter une quantité considérable de tentes et autres objets de campement.

Les troupes de la garde seront dirigées pour la plupart, au fur et à mesure de leur arrivée, sur les cantonnements et garnisons qu'elles occupent habituellement aux environs de Paris, et se réuniront ensuite aux troupes de ligne, pour rentrer dans la capitale avec elles le jour de la fête de l'Empereur.

S. Exc. le maréchal ministre de la guerre, accompagné de plusieurs officiers généraux et des chefs des divers services administratifs, s'est rendu mercredi, dans l'après-midi, à Vincennes, pour reconnaître l'emplacement où les troupes pourront être campées avant d'effectuer leur entrée dans Paris. Les régiments, selon toute probabilité, retourneront ensuite au camp de Saint-Maur, en attendant les destinations qui leur seront ultérieurement assignées.

Un détachement du régiment de zouaves de la garde impériale est arrivé mercredi à Paris, venant de l'armée d'Italie, et a été caserné au quartier de l'École-Militaire, où sont stationnées les compagnies de dépôt de ce régiment.

D'après une correspondance parisienne, les troupes entreraient le 14 août à Paris, par la barrière du Trône, traverseraient toute la capitale par les boulevards et iraient passer sous l'arc-de-triomphe de la barrière de l'Étoile.

Le 27, vers sept heures et demie du soir, des détachements de 50 hommes, commandés par des capitaines, et pris dans les 3e, 6e et 7e d'artillerie, le 7e bataillon de chasseurs, les 10e et 47e de ligne, précédés des tambours et de la musique du 10e de ligne, se sont rendus de Strasbourg au pont de Kehl pour servir d'escorte aux prisonniers.

Mais, à huit heures, M. le baron de Wesler, commandant militaire de Kehl, recevait une dépêche télégraphique annonçant que le convoi des prisonniers éprouverait un nouveau retard et n'arriverait qu'à onze heures dix minutes. Cette nouvelle se répandit rapidement dans la foule et ne découragea aucunement les masses de population qui se pressaient sur la route du Rhin, entre Kehl et la porte d'Austerlitz.

A onze heures enfin, ce train des prisonniers a été signalé, et le poste militaire badois proposé à la garde de l'embarcadere n'a pu arrêter la foule qui s'est précipitée dans la cour de la gare au devant de nos compatriotes.

La réception faite aux prisonniers par les habitants de Kehl a été très sympathique; ils leur ont offert un repas dont les frais avaient été couverts par une souscription; un paquet de tabac a été remis, en outre, à chaque homme. Des pots à feu éclairaient toute la route, depuis la gare de Kehl jusqu'au pont du Rhin.

Le repas terminé, les 145 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des uniformes de toutes armes : zouaves, fantassins, chasseurs d'Afrique, artilleurs de la garde, ont traversé le pont de Kehl, et ont été reçus, à la frontière française, par M. le major de place à qui l'officier autrichien commandant l'escorte, a fait remise des prisonniers.

Le cortège s'est formé, précédé et suivi de nombreuses torches enflammées; et les prisonniers, marchant pour la plupart bras dessus bras dessous au milieu des habitants de la ville, escortés par la garde d'honneur, de 300 hommes de la garnison, précédés de la musique du 10e de ligne, sont arrivés par la route du Rhin à la porte d'Austerlitz, vers deux heures et demie du matin.

La foule était immense sur tout le parcours, hors de la ville comme dans les rues de Strasbourg, et les cris enthousiastes de : « Vive la France ! Vive l'Italie ! » ont chaleureusement salué la rentrée de nos compatriotes sur le sol français.

Les dames du comité des blessés, à Gènes, reçoivent ces derniers à la gare. La municipalité envoie des voitures et des omnibus pour les transporter. Les dames ont pour chaque blessé une orange, un cigare, des biscuits et des bouquets de fleurs.

— Vous plaisantes, sans doute, mesdames. La peur von des fantômes partout.

— Jugez-en vous-même. Nous suivions lentement les bords du lac d'Agnano, uniquement occupées d'admirer les sites enchanteurs qui s'offraient de tous côtés à nos regards. Tout à coup nous entendons le hennissement d'un cheval, auquel un autre répond aussitôt... Nous portons les yeux du côté d'où vient ce bruit... et... que pensez-vous que nous apercevons ?

— Deux visages farouches et effrayants, continua l'autre dame, qui paraissaient à travers les taillis.

— Et la bouche d'une carabine dirigée contre nous entre les fleurs !

— Eh bien, qu'en dites-vous ? N'avions-nous pas lieu d'être effrayés ?

— Et vous avez positivement vu cela ?

— Aussi distinctement que nous vous voyons vous-même, monsieur le comte.

— Vous rappelez-vous l'extérieur des bandits ?

— Parfaitement : c'étaient des hommes d'une taille gigantesque, à l'air farouche.

— Ils avaient des yeux noirs, des cheveux noirs, des sourcils noirs, des vêtements noirs...

— Et des nez noirs, ajouta le comte avec un air sarcastique.

— Ne raillez pas, monsieur ; ce que nous disons est vrai. Il m'a semblé toutefois qu'ils n'étaient pas noirs, mais rouge feu, cheveux rouges, manteaux rouges...

— Et nez rouges, ajouta encore Berghen.

— Et la frayeur nous a fait quitter la grande route et gagner une petite ferme, où nous sommes restées presque jusqu'à présent.

Berghen n'avait pas entendu ce récit sans une certaine crainte, ne pouvant se dissimuler que

c'était Sarelli et lui-même que ces dames avaient vus, postés dans un ravin, où ils avaient attendu le passage d'Elise et où ils étaient même restés ensuite jusqu'à l'heure convenable pour l'exécution de leur projet. L'équipage de la princesse et de milady était bien celui qu'il avait vu passer alors.

La suite de leur récit lui apprit cependant qu'elles ne l'avaient pas reconnu, grâce à la peur qui avait grossi et déformé les objets à leurs yeux.

Berghen avait résolu de retenir les deux dames assez longtemps pour permettre à Sarelli d'exécuter ses ordres.

« J'ai l'honneur de vous saluer, mesdames, leur dit-il, quand il crut avoir atteint son but.

— Vous voulez nous quitter ? Impossible : votre caractère chevaleresque s'y oppose.

— Retournez à la ville, mesdames, si vous avez peur. Moi aussi j'ai vu deux hommes suspects. Mais ils n'étaient ni noirs, ni rouges ; ils étaient gris.

— Gris, c'est cela, ils étaient gris. Je me rappelle à présent.

— Manteaux gris, yeux gris et nez gris, mesdames ; je vous assure qu'ils étaient gris. Ils ont pris la route du tombeau de Virgile. Rebroussez chemin.

— Nous le présumons : c'est affreux, dépêchons-nous !

— Suivre la même route que les bandits ? Prenez bien garde.

— Venez, comte, venez, il faut que nous la sauvions.

— Qui ?

— Votre compatriote, mademoiselle Alstern. Vous hésitez ?

— Mademoiselle Alstern ? ici ? balbutia-t-il

avec embarras : c'est impossible, vous vous trompez.

— Ne perdez pas le temps en paroles, comte ; suivez-nous. Peut-être sa vie est-elle exposée en ce moment. Partons vite. C'est un devoir pour vous qui êtes Suédois, et pour nous qui sommes femmes.

— Je vous suis, répondit-il, mais sans bouger de place.

Il comprenait que, les accompagner, c'était exposer Elise à être enlevée par Sarelli. Que faire ? Impossible de refuser sans trahir qu'il était instruit de ce qui se préparait, et, sans peine d'abandonner Elise à la discrétion du bandit, il lui fallait se rendre immédiatement à la sortie de la grotte.

En ce moment, on entendit dans le lointain un cri déchirant qui fit tressaillir Berghen.

« C'est la voix de mademoiselle Alstern, s'écria milady. Volons à son secours ! C'est vous, monsieur le comte, qui nous avez retenues.

— Vous avez raison, c'est sa voix. Mais ne suivez pas ce chemin. Ecoutez... On la conduit sans doute vers la grotte du Pausillipe ; gagnons-en l'entrée opposée, en nous portant à la rencontre des bandits.

Ce conseil fut adopté.

Descendu de cheval à quelque distance du tombeau de Virgile, Sarelli reconnut d'abord le terrain. Il trouva Elise endormie. L'expression de douceur de la jeune Suédoise le saisit d'étonnement et réveilla, dans son cœur pervers, un sentiment éteint depuis longtemps : la compassion.

« Je souhaite, dit-il, en la contemplant avec délices, que le comte Berghen ne soit pas à l'issue de la grotte au moment fixé. Cette jeune

filie est une perle de premier ordre, un vrai joyau.

Sarelli eut un moment d'irrésolution : il balançait entre le devoir de tenir sa promesse et le désir de considérer Elise plus longtemps. Elle lui rappelait ses premiers rêves de jeunesse, ses premiers amis, ses premiers penchants, son premier amour.

Elise rêvait ; elle fit un mouvement qui comme un choc électrique, en provoqua un pareil chez le bandit.

Elle entr'ouvrit les yeux, et leur humide azur brilla à travers ses longs cils. Une nouvelle et violente secousse ébranla Sarelli.

Il s'élança sur elle comme un tigre sur un agneau, et, de ses bras nerveux, la saisit par la taille. C'est alors qu'elle poussa un cri de terreur.

Sarelli regagna, en quelques bonds, l'endroit où était son cheval, et bientôt il fut en selle, tenant toujours Elise dans un de ses bras.

Il piqua des deux, et partit au galop.

Au premier cri d'Elise, le vetturin courut résolument à son secours ; mais elle avait disparu. Guidé par ses cris ultérieurs, il s'élança vainement sur les traces du ravisseur ; il les vit disparaître dans la grotte, et il retourna, découragé, à sa voiture.

Sarelli, arrivé à l'autre extrémité de la grotte, n'y trouva point Berghen.

Alors une expression de joie brilla sur son visage ; il se pencha sur Elise presque évanouie, et l'entoura plus fortement encore de son bras.

« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? s'écria-t-elle. Ciel, ne m'abandonne pas ! »

Cette voix pût à Sarelli ; c'était la première fois qu'il l'entendait. Il ne répondit point ; il écoutait encore l'écho expirant de ces paroles.